

Ils redeviendront poussière

« Aïe! Le flash est trop fort! »

- Je suis désolée. Tu sais que je ne peux pas le régler.
- Mais on est vraiment obligées de prendre des photos toutes les semaines?
- On en a déjà parlé et la réponse est toujours oui, petite négociante. Ça m'aide à savoir si on est en bonne santé. Si on maigrit trop, ça se verra et on pourra réfléchir à une solution. Maintenant, cesse donc de geindre et vient m'aider dans la serre.
- J'en ai marre de travailler dans la serre! Je veux travailler dans l'atelier. On a plein de choses à vérifier et à réparer!
- Peut-être, mais la serre est plus importante pour le moment. Si on ne la répare pas, on n'aura peut-être pas assez à manger quand l'hiver viendra.
- Mais l'hiver est dans plus de deux mois! J'en ai marre de retourner la terre, c'est sale et puis ça pue!
- Ooooooh, tu es infernale toi aujourd'hui! Très bien! Vas donc dans l'atelier mais je te préviens, tu n'as pas intérêt à passer tout ton temps sur tes jouets! L'arc a besoin d'un nouveau jeu de cordes et de nouvelles flèches. Et applique-toi, cria-t-elle au dos de sa fille qui déjà décampait à toutes jambes, les dernières que tu as faites ne partaient pas droit!
- Oui maman! cria sa fille en retour avant de disparaître derrière l'angle du mur.

Elle n'aimait pas travailler seule, mais elle connaissait la passion de sa fille pour le travail du bois. Héritage paternel. Son père l'avait emmenée en forêt dès qu'elle avait su marcher et il l'avait instruit sur tous les types d'arbres, sur leurs qualités multiples, sur leurs graines et leur temps de gestation, comment distinguer les sous-espèces de hêtres et de chênes entre elles, les champignons qui vivaient en symbiose avec eux, les types d'oiseaux qui nidifiaient et les parasites végétaux et insectoïdes qu'il fallait guetter pour s'assurer de la santé de l'ensemble. Quand elle avait eu sept ans, il lui avait installé un atelier à côté du sien et ils y avaient passé des journées entières à fabriquer toutes sortes de matériels et d'outils.

Quand il était mort, elle avait failli ne plus jamais rentrer dans leur pièce à eux mais elle s'y était forcée. Elle ne lui avait jamais demandé pourquoi et le temps avait passé et la question et la réponse n'eurent plus aucune importance. Elle faisait ce qu'il lui avait appris et même plus. Elle avait lu tous les livres qu'elle avait pu trouver dans la maison et elle avait expérimenté pour aller au-delà. C'était grâce à cela qu'elles avaient tout ce qu'elles possédaient, toutes les deux. Sa fille était une génie de la fabrication sylvestre. Elle avait réparé la maison jusqu'à la renforcer, avait fortifié la clôture et fabriqué des arcs aussi équilibrés qu'il était possible de les faire et les flèches qui allaient avec.

Par contre, sa maîtrise de l'arc était inversement proportionnelle à sa dextérité pour les fabriquer, et apprendre comment s'en servir ne l'avait jamais intéressée, même si elle, sa mère, avait une capacité innée pour cela.

C'était grâce à cela qu'elle avait rencontré celui qui était devenu le père de sa fille. Il était en train de flâner dans les bois et elle était en train de s'exercer. La flèche était passée à moins d'un mètre de son bras gauche et était venu se planter dans le tronc d'un jeune bouleau jusqu'à presque le traverser. Il avait hurlé! Non pas à cause du fait qu'il avait failli mourir mais parce qu'elle avait percé l'arbre sans aucune raison. Elle lui avait rétorqué qu'elle s'entraînait et qu'atteindre une cible aussi fine en était une partie mais qu'un profane comme lui ne pouvait pas comprendre la beauté de ce sport. Il avait directement enchaîné en disant qu'il savait ce qu'était la beauté car il était en train de lui parler, même si en ce moment, la beauté pouvait toujours attendre de se faire proposer un rendez-vous à cause de ce qu'elle avait fait à l'arbre. Il avait brisé la flèche en son milieu pour ne pas infliger une plus grande blessure à l'arbrisseau et lui avait rendu les morceaux, la main plate et le regard fixé dans ses yeux avant de partir sans un mot. Elle était restée bouche bée après qu'il eut dit qu'il la trouvait belle et l'avait

regardé s'éloigner sans bouger.

Le lendemain, elle était retournée au même endroit, mais cette fois elle avait apporté une cible faite de paille tressée qu'elle avait accroché à un arbre plus robuste avec une corde et elle s'était entraînée de manière distraite, n'attendant que le retour de l'inconnu.

Il était revenu, et elle n'avait pas réussi à faire mouche une seule fois après ça ce jour-là.

Elle inspira autant que possible. Lentement. Bloqua son souffle. Relâcha petit à petit. Elle avait dit à sa fille de travailler et c'était elle qui paressait.

Elle se mit à genoux et inspecta la base du mur. Le verre semblait être encore assez solide à cet endroit mais il faudrait certainement ajouter des barres de renfort pour éviter que les frottement du dehors ne le fragilise à la longue. Un peu plus loin, c'était le joint qui était érodé. Encore plus loin, un carreau était bel et bien brisé à un angle. Trois fois rien, mais beaucoup trop quand même. Rien ne devait filtrer du dehors quand l'hiver serait sur elles.

Elle fouilla dans ses poches à la recherche du petit tube de mastic mais elle ne le trouva pas. Elle regarda tout autour d'elle sans rien voir. Elle cria :

« Émily! C'est toi qui as pris le mastic?! »

– Oui! Je te le rapporte!

– Que faisais-tu avec, lui demanda sa mère, la main ouverte devant elle.

– Je devais réparer ma caisse à outils. La rouille a causé un trou et mes vis ne faisaient que de tomber.

– Laisse tomber ta caisse à outils! Le mastic est une ressource rare. On ne sait pas quand on va en retrouver. Mets tes vis dans une boîte à la place.

– Mais c'est la caisse que papa m'a offerte, répondit-elle, la voix cassée.

Elle regarda sa fille et se reprocha de ne pas y avoir pensé avant. Elle s'avança, la prit dans ses bras et lui caressa les cheveux.

« Désolée, ma belle. Oublie ce que j'ai dit. Tu as bien fait. Et puis, le mastic ne se mange pas.

On en trouvera bien assez tôt. »

Sa fille renifla, ses lèvres encore tremblantes mais son regard plus ouvert.

« Que veux-tu manger ce soir, lui demanda sa mère. Qu'est-ce qui te plairait? »

La jeune fille regarda tout autour d'elle jusqu'à s'arrêter sur une courge pleine et grasse.

« On pourrait manger la courge cuite dans le four. Je pense qu'il nous reste de la fleur de sel. »

– Et bien, jeune fille, tu auras ce que tu as demandé. Retourne empenner des flèches, je m'occupe de tout.

Émily partit le pas léger, mais pas assez. Sa mère la regarda disparaître et observa leur jardin. Les tomates étaient presque mûres, les fraises grossissaient presque à vue d'œil, les haricots se multipliaient, les artichauts faisaient leurs feuilles, poireaux, salades et carottes étaient presque prêts à la récolte. Elle devait se presser de finir de réparer la serre pour s'occuper de tout cela avant que cela ne pourrisse.

Elle passa les heures suivantes à colmater les petits trous qu'elle trouvait, à renforcer les joints des carreaux et à vérifier que le plafond était toujours aussi résistant.

Quand elle eut fini, elle vint se poser devant la courge et la caressa du doigt. Sa coque était rigide à souhait. Elles allaient se régaler. Pourtant, au moment de la cueillir, elle hésita. Elle savait qu'il fallait qu'elle la prenne. C'était le moment. Il était temps. Pourtant elle ne le voulait pas. C'était le bac de son amour. C'était grâce à lui que ces légumes étaient si beaux. Sans lui, ils n'auraient été que l'ombre de ce qu'ils sont. Elle prit la courge entre ses mains, l'embrassa avec respect et la détacha. Elle devait peser quatre kilogrammes. Elles allaient pouvoir festoyer ce soir.

Quand elle arriva dans la cuisine, sa fille l'attendait avec deux carquois remplis de flèches. Elle en prit une au hasard et en mesura l'équilibre. Émily avait encore des progrès à faire à ce niveau mais

elle progressait vite. Elle ferait bientôt des flèches parfaites. En attendant, c'était à elle de s'adapter.

« C'est assez pour aujourd'hui. Tu as mérité de te reposer. Je m'occupe de la cuisine. »

Au lieu de partir, Émilie prit un couteau et commença à taper sur la coque avec le manche pour trouver la partie la plus tendre, sous l'œil attentif de sa mère. Une fois découverte, elle découpa la courge sur sa longueur en effectuant des mouvements oscillatoires d'arrière en avant pour ne pas abîmer la lame puis, une fois ouverte, elle retira les graines par poignées qu'elle déposa dans un bocal que sa mère avait posé à côté d'elle. Sur les deux moitiés, Émilie badigeonna de l'huile, puis elle les posa sur la plaque qu'elle glissa dans le four et toutes deux sans un mot sortirent chercher du bois.

Toujours en silence, elle ramassèrent brindilles et bûches qu'elles placèrent dans l'âtre comme leur père et amant leur avait appris et elles démarrèrent le feu. Ensuite, elles s'installèrent sur les fauteuils qui faisaient face et regardèrent les flammes grandir et s'épanouir.

« Merci de m'avoir aidée, ma beauté. »

– De rien, maman.

Elles demeurèrent ainsi, sans parler, pendant quinze minutes, hypnotisées par la douceur du foyer et l'odeur des bois qui brûlaient. Quand la courge fut prête, elles s'installèrent sur des tabourets devant la table et mangèrent avec appétit, chacune avec sa moitié de légume presque aussi grosse que leur ventre. Émilie dévora sa part. Sa mère n'en mangea que la moitié et lui tendit l'autre. Émilie hésita, mais sur un geste confiant de sa mère elle commença à attaquer l'autre portion.

Sa mère aimait la regarder manger. C'était comme si plus rien n'existait d'autre que la nourriture qu'elle avalait. Elle semblait heureuse à ce moment-là. C'était ce qui comptait. Rien d'autre n'avait d'importance.

Quand la jeune femme eut fini de manger, elles reprirent place toutes deux dans leur fauteuil respectif, absorbées par la digestion et le reste des flammes.

« Maman? »

– Tu veux écouter de la musique?

– Ouïiii, répondit-elle. Mais c'est d'accord si tu dis non.

– C'est bon, tu peux écouter de la musique, lui dit-elle en souriant. Je vais partir chercher du mastic pour remplacer ce que ma petite futée de fille a pris aujourd'hui.

Émilie quitta la cuisine pour sa chambre et revint avec son lecteur de musique et ses écouteurs. Comme sa mère aurait aimé en trouver des nouveaux, plutôt que ceux-là qui dépérissaient.

Elle alla chercher un peu plus de bois qu'elle ajouta au feu et retourna s'asseoir. Sa fille avait les yeux clos et tout aurait pu laisser croire qu'elle dormait, si ce n'était son pied droit qui battait la musique. Elle attendit que les mouvements ralentissent, puis cessent, et sortit en catimini, les flèches nouvelles sous le bras. Elle passa par sa section de l'atelier, prit son arc et se rendit dehors. Là, elle posa le carquois et commença sa routine. Elle observa la corde à ses extrémités, la tendit à plusieurs reprises, de plus en plus, autant pour la corde que pour le bois, puis elle se détendit et ferma les yeux. Elle banda lentement l'arme pour en sentir toutes les variations, pour sentir le frémissement de ses muscles et les mouvements de ses os. Elle déposa son arc, attacha le carquois dans son dos, reprit son arc et fixa la cible devant elle, le centre qu'elle imagina brillant dans l'obscurité de la fin du jour, et en cinq gestes fluides elle y fit pénétrer cinq flèches avec un petit son claquant comme une branche qui se brise. Elle marcha jusqu'à la cible, en retira les flèches, les remit dans le carquois, rentra. Elle était prête pour sa marche du lendemain.

Émilie avait bien entendu insisté pour venir avec elle mais elle avait décliné. Elles ne pouvaient laisser la maison sans surveillance. Et puis, elle n'avait pas encore l'habitude de se déplacer dans l'ombre et le silence, de devenir comme le vent pour que personne ne la voie ni ne la soupçonne d'être là, et c'était une condition essentielle pour revenir saine et sauve. Il arrivait que rien ne se passe d'autre que le prévu, mais il suffisait d'une fois. La preuve en avait été faite.

Elle était partie de bon matin, et elle avait bien fait. Le soleil était encore dans son enfance qu'elle avait atteint la périphérie de la ville. Elle s'installa sous le couvert des buissons et prit le temps de respirer un peu et de se détendre. Elle but un peu d'eau et fit quelques étirements afin de préparer ses muscles à toute éventualité, puis déclencha ses sens.

Un œil à gauche, un œil à droite et elle fila jusqu'à la première maison dont elle enjamba la barrière. Baissée, elle revérifia les alentours. Rien n'avait bougé. Elle sauta jusqu'à la maison suivante, puis la suivante, et ainsi de suite jusqu'à arriver à un muret qui s'ouvrait sur la rue commerçante. Ici, il fallait redoubler d'attention.

Elle sortit son téléphone et compara la dernière photo avec le monde devant elle. Rien ne semblait avoir bougé, mais ce n'était pas pour cela que c'était le cas. Un détail suffisait. Un tout petit détail différent et tout changerait.

Mais les portes étaient dans la même position, tout comme l'étaient les fenêtres et les automobiles, tout comme l'étaient des enseignes et les objets divers qui étaient éparpillés dans la rue. Quelques caddies avaient bougé, mais rien qui ne put être imputé aux vents et à la pluie. Elle rangea son téléphone dans la poche attitrée et sortit au grand jour. Il n'y avait aucun risque.

Elle entra dans la mercerie en premier. Elle avait pensé en partant que de la laine serait un bonus non négligeable contre le froid à venir. Elle prit quatre pelotes de couleurs différentes, trois jeux d'aiguilles à tricoter et un set de couture pour compléter celui qu'elles avaient. Ensuite, elle alla dans le magasin de literie récupérer des draps. Cousus ensemble et garnis de plumes d'oiseaux, elles pourraient faire un bon duvet, et c'était moins encombrant. Elle voulait prendre un nouvel oreiller, mais des choses plus pressantes passaient avant. Le sien n'était pas encore en si mauvais état. Puis elle passa à la quincaillerie où elle trouva deux tubes de mastic qui trouveraient facilement leur usage, des vis de diverses tailles qui étaient dispersées sur le sol et des pistons d'aluminium qui seraient bien utiles lorsque ceux de leur pompe flancheraient, ce qui arriverait tôt ou tard.

En face de la quincaillerie s'étendait l'épicerie. Elle voulut y aller mais elle savait que c'était peine perdue. Il n'y avait plus rien ici depuis des mois. Ces lieux avaient été les premiers pris d'assaut, à juste raison d'ailleurs et c'était pour cela qu'elle les avait fui plus que tous les autres. Son homme avait insisté pour s'y rendre et rapporter ce qu'il pourrait prendre, mais il n'était revenu qu'avec des ecchymoses et un peu moins de fierté. Elle l'avait consolé comme on console les enfants et ils étaient partis dans leur maison dans les bois où elle habitait toujours pour apprendre à vivre autrement. Ils avaient quelque fois tenté le diable en se glissant dans l'épicerie, plus par habitude que par espoir et en étaient toujours ressortis avec des regrets et de la frustration. Maintenant, ce n'était plus qu'un fossile d'aigreur et de rêverie.

Elle prit le chemin inverse qu'elle avait suivi, sans toutefois oublier de reprendre une photo du lieu pour sa prochaine venue. C'est alors qu'elle remarqua la barre de batterie et qu'elle se souvint qu'elle devait rapporter des piles ou, et ça serait encore mieux, un petit générateur d'électricité portable. Ça, ça serait le luxe ultime. Emily pourrait écouter la musique tous les soirs et elle, elle pourrait peut-être recharger la batterie de voiture qui n'attendait que ça pour alimenter les lampes de la serre et le petit chauffage.

Demi-tour. Elle retourna à la quincaillerie mais ne trouva pas de pile. Elle fouilla quelques magasins divers, espérant trouver ces commodités banales de l'avant mais ne trouva rien. Rien du tout. Il restait les maisons, mais il y en avait tellement. Elle n'aurait jamais le temps d'en fouiller suffisamment pour contrebalancer la malchance. Mais il lui fallait absolument des piles. Et puis, si elle fouillait les maisons sur le chemin du retour, elle ne perdrait pas tant de temps que cela.

Elle quitta le centre-ville photographié pour la banlieue et pénétra des maisons au hasard. Souvent, un simple coup d'œil suffisait pour déterminer si quelque chose pouvait encore rester, et ce fut la seule chose qu'elle eut besoin de faire pendant un long moment. Tout avait été pillé de manière méthodique par les occupants des lieux ou d'illustres inconnus depuis longtemps. Elle le savait. Mais parfois... parfois les gens ne pensent pas à des petits endroits tout simples. Le fond d'une armoire ou

d'un tiroir, ou derrière un tiroir, ce lieu si secret et magique pour tous les enfants et les adolescents inconscients.

Dans une des maisons, elle s'arrêta devant une baignoire et rêva d'un bon bain chaud et d'un bon verre de vin. Elle ne s'en rendait pas totalement compte à l'époque, mais quel luxe c'était alors que de pouvoir se délasser dans de l'eau chaude et de faire comme si rien n'existait au dehors de la pièce. Et quand il venait la rejoindre, parfois même sans prendre le temps de retirer ses vêtements, répandant l'eau sur le sol comme si ce n'était rien, et ce n'était vraiment rien à cette époque, ça, ça! c'était le bonheur. Elle sortit avec un goût acide sur la langue

Tout avait été ratiboisé encore et encore. Pas de pile. Pas une seule. Et encore moins de générateur portable. Émily allait être déçue, même si elle ne le montrerait pas.

Dans sa fatigue, elle s'assit sur le devant d'une maison, but une longue gorgée d'eau et utilisa ses doigts pour s'humecter les paupières, puis elle se renversa sur les marches du perron un instant, le temps de réfléchir aux lieux qu'elle n'avait pas encore visités.

Quand elle ramena son visage devant elle, un jeune homme la regardait. Sa barbe était en friche et ses habits dépareillés, mais elle put sans difficulté établir son âge. Entre dix-neuf et vingt-deux ans. Un peu plus vieux que sa fille.

Il la regardait sans savoir quoi faire. Lui aussi semblait avoir été pris au dépourvu face à cette rencontre. Les gens s'évitaient de peur de se faire vandaliser ou tuer par des groupes sans vergogne, même si elle n'en avait jamais vus de ses yeux. C'était peut-être un mythe issu des temps télévisés, mais elle ne voulait pas vérifier si c'était le cas ou pas. Et puis au vu de l'allure de celui-ci, il était seul et ne savait pas comment réagir à cette rencontre.

L'ancienne coutume était de lever la main pour se saluer, aussi s'essaya-t-elle à cela. Elle leva sa main droite devant elle, les doigts légèrement courbés et l'homme devant lui fit de même tout en retirant un de ses écouteurs de sa main gauche.

« Bonjour, dit-elle. »

– Bonjour, répondit-il.

« Bonsoir maman! Comment ça s'est passé? »

– Très bien, répondit-elle en déchargeant son sac sur la table déjà dressée. J'ai une surprise pour toi.

– Vraiment?

– Oui, et tu vas aimer.

Elle plongea sa main dans son sac et en sortit un lecteur de musique et un petit générateur manuel d'électricité. Sa fille explosa de joie et lui sauta au cou, la couvrant de baisers.

« Où as-tu trouvé ça!? C'est miraculeux! »

– Ne sous-estime pas ta mère, jeune fille! Je connais bien des secrets!

– Aller!

– On va dire que j'ai eu de la chance. Occupe-toi de ranger dans la cuisine et l'atelier ce qu'il y a dans le sac, j'ai quelques trucs à stocker dans la serre.

Mais Émily ne l'écoutait déjà plus. Elle était aux anges et c'était ce qui comptait.

Elle se rendit dans la serre et ferma la porte derrière elle. Le corps du jeune homme était étendu sur la table, son œil gauche percé de part en part d'une flèche. Elle la retira et couvrit le corps d'un drap. Elle n'avait pas la force de l'enterrer ce soir mais elle le ferait aux premières lueurs du prochain matin. Grâce à lui, Émily aurait de la musique, des légumes et des fruits pendant l'hiver.

Elle serait aux anges, et c'était tout ce qui comptait.